

La persécution des protestants en France : réflexions sur la violence religieuse

Neal Blough

Résumé : Cet article réfléchit à la manière dont on fait mémoire des persécutions des protestants en France au XVI^e siècle. Le martyrologe de Jean Crespin présente les victimes de la Sainte Barthélemy (1572) comme martyrs pour la foi chrétienne. Sans mettre cette affirmation en question, l'article cherche à décrire le contexte politico-religieux, issu du Moyen Âge, qui rend la persécution et les guerres de religion évidentes, qu'on soit catholique ou protestant. Les véritables questions semblent être celle du lien entre l'Église et les autorités politiques ainsi que celle de la justification théologique d'une persécution meurtrière ou de la guerre au nom de Dieu. Dans le contexte actuel en Europe, où le lien entre violence et religion est sans cesse remis en évidence par les médias, les chrétiens ont à sérieusement poser les questions fondamentales. Comment se souvenir de la violence du passé? Comment réagir à celle d'aujourd'hui?

Abstract : This article deals with the question of how to « remember » the persecution of French Protestants in the 16th century. Jean Crespin's History of Martyrs, presents the victims of the St. Bartholomew Day's massacre (1572) as martyrs for the Christian faith. Without necessarily calling into question that assessment, this article describes the religious and political context in France during Reformation times. This context, in continuity with the medieval period, theologically justified the violent persecution of heretics and the wars of religion on both the Protestant and Catholic sides. It is therefore important to consider the relationship between the Church and political authorities as well as the question of the justification of putting heretics to death or of the wars of Religion. In the present context in which the

media constantly speak of the relationship between religion and violence, today's Christians need to reflect on these fundamental questions of how to remember past violence and how to react to present violence.

J'ai appris qu'avant d'actualiser à partir d'un sujet d'histoire, il est important, en premier lieu, de chercher à bien comprendre cette histoire, ce que nous allons essayer de faire.

Jean Crespin est né en 1520 à Arras, ville située alors en territoire néerlandais francophone. Il est surtout connu pour son ouvrage *Histoire des martyrs, persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile, depuis le temps des apôtres jusques à présent*. Il en a fait publier une première version en 1554. Lisons une partie de la description des événements de la Saint Barthélemy de l'édition 1629 (rééditée en 1887).

Nous réciterons simplement comme les choses sont venues, et marquerons les noms de quelques particuliers, entre tant de milliers de personnes de toutes qualités, mises à mort pour la profession du saint Évangile et non pour autre cause¹ [...].

Le vendredi XXII jour d'Août (1572), M. Gaspar de Colligni, Seigneur de Chatillon et Amiral de France, Protecteur des Églises et craignant Dieu entre tous les hommes de marque de ce dernier temps, retournant du logis du Roi au sien, fut grièvement blessé en plein jour dedans Paris d'un coup d'arquebuse [...].

Le dimanche suivant, lui (l'amiral) et plusieurs milliers d'autres de toutes qualités furent cruellement meurtris en haine de la vraie religion².

Des tueries ont ensuite eu lieu dans plusieurs villes de France. Les statistiques varient et le nombre de morts est estimé entre 30 000 et 100 000³. Ce jour du 24 août à Paris n'était autre chose qu'un massacre politique nourri par la haine religieuse⁴. Selon *Le guide illustré de l'histoire du christianisme*, il s'agit d'un événement « des plus atroces, des plus démesurés qu'aient connus l'histoire de France et l'histoire chrétienne, à

1. Jean CRESPIN, *Histoire des martyrs*, p. 663.

2. *Ibid.*, p. 664.

3. Émile G. LÉONARD, *Histoire générale du protestantisme*, vol. II, *L'établissement (1564-1700)*, Paris, PUF, 1961, p. 125.

4. Richard S. DUNN, *The Age of Religious Wars, 1559-1715*, New York et Londres, Norton, 1979, p. 35.

tel point que la mémoire collective française n'en a pas fini [...] de se débattre avec le souvenir de ce crime⁵ ».

Est-ce un massacre politique ou s'agit-il de la persécution? Pour Crespin et les protestants de l'époque, il est bien question de persécution. Selon l'édition de 1582, si on appelait « martyrs » ceux qui ont été exécutés « un par un », le terme ne devrait-il pas aussi s'appliquer aux milliers qui ont été martyrisés d'un seul coup non pas par un bourreau mais par les épées d'individus privés⁶.

Avant de réfléchir plus en détail sur les circonstances tragiques qui entourent cet événement, mentionnons quelques indices sur la « persécution » des protestants au XVI^e siècle.

La condamnation comme hérétiques des protestants commence dès 1521 à l'initiative de la Sorbonne, des autorités ecclésiastiques et du Parlement : amende, prison et, surtout pour les moines et les prêtres, prison perpétuelle et condamnation à mort sur le bûcher⁷.

On signale le cas de Louis Berquin, étranglé et brûlé à Paris en 1529 pour avoir traduit en français des ouvrages de Luther⁸. Jusqu'au déclenchement de la période des guerres civiles en 1562, entre 1530-1560, « les autorités politiques et ecclésiastiques françaises [...] exercent, avec plus ou moins de vigueur et de continuité, une action répressive contre tous les courants issus de la Réformation. C'est le temps des bûchers⁹ ».

L'affaire des placards (1534) constitue un tournant. Il s'agit d'affiches apposées partout à Paris, Orléans, Blois et même sur la porte de la chambre du roi. Les placards dénoncent avec violence la conception catholique de l'eucharistie et de la messe [...].

5. Charles EHLINGER, *Guide illustré de l'histoire du christianisme*, Paris, Centurion, 1982, p. 395.

6. Édition de 1582, citée par Brad GREGORY, *Salvation at Stake. Christian martyrdom in early modern Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 191.

7. <http://www.museeprotestant.org/notice/lessor-du-protestantisme-en-france-1520-1562/>; consulté le 8 juin 2016.

8. Marc VENARD, sous dir., *Histoire du christianisme*, vol. 8, *Le temps des confessions (1530-1620)*, Paris, Desclée, 1992, p. 404.

9. *Ibid.*, p. 403.

En 1546, à Meaux, on brûle le même jour 14 « luthériens » dont le pasteur. En deux ans, le parlement de Paris, compétent pour le centre de la France et Lyon, prononce 500 condamnations dont au moins 68 à mort¹⁰.

Entre 1536-1543, le parlement de Paris a prononcé la peine de mort dix-sept fois pour hérésie. Entre 1544-1549, cent quinze fois.

Pour comprendre cette histoire tragique, la question de la manière de faire face à l'hérésie doit être placée dans un contexte plus large sur le plan géographique et plus long sur le plan chronologique.

Commençons par quelques rappels historiques. Après une période de plusieurs siècles pendant lesquels l'Église est minoritaire et persécutée au sein de l'Empire romain, le christianisme reçoit un statut légal avec l'arrivée de l'empereur Constantin au début du IV^e siècle, pour ensuite devenir la religion officielle et exclusive avec Théodose en 380. L'officialisation et le lien étroit avec l'autorité impériale sont le début d'une histoire qui marquera l'Europe médiévale et qui constitue aussi le contexte de la période de la Réforme.

Pendant cette même période médiévale, on constate, entre autres, la criminalisation de l'hérésie accompagnée de la possibilité de l'utilisation de la torture et de la mise à mort des hérétiques via l'Inquisition. S'ajoutent la question de l'Islam et une approche militaire pour reprendre la « terre sainte » qui va durer pendant plusieurs siècles. Autrement dit, si la mise à mort de l'hérétique ou de l'infidèle rencontre une opposition périodique, elle est une pratique largement admise, y compris au début du XVI^e siècle. On pourrait caractériser la société d'alors comme une société persécutrice, avec des institutions qui cherchent à maintenir un consensus socio-politique large en préservant la pureté de la majorité et en persécutant les minorités¹¹.

La période médiévale européenne a vu aussi des rivalités entre le pouvoir ecclésial et le pouvoir politique (impérial ou royal selon les cas). Dans cette bataille pour savoir « qui était le plus grand », la monarchie française a réussi à mettre en place « l'Église gallicane », où le pouvoir

10. <http://www.museeprotestant.org/notice/lessor-du-protestantisme-en-france-1520-1562/>.

11. Mark GREENGRASS, « France » (chap. 3), in Robert SCRIBNER, Roy PORTER, Mikulas TEICH, sous dir., *The Reformation in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 51.

royal avait beaucoup plus de contrôle sur les affaires ecclésiastiques que par exemple dans l'Allemagne impériale.

Au début du XVI^e siècle, le « roi très chrétien », c'est-à-dire la monarchie française, était considérée comme une institution sacrale. Les rites de la monarchie (les baptêmes royaux, les couronnements, les funérailles) présentaient le roi comme l'élu de Dieu. Pour prêter le serment du royaume, le Roi plaçait ses mains sur les Évangiles et, à partir de 1215, jurait de débarrasser le royaume de l'hérésie, telle qu'elle était définie par l'Église¹².

Et de fait, la royauté revêt aux yeux du populaire un caractère religieux, quasi magique. Le souverain, sacré selon le rituel quasi millénaire devient comme un roi-prêtre, un être à mi-chemin entre Dieu et les hommes, capable de faire le miracle [...]. Qui s'oppose à lui devient un hors-la-loi, se met à l'écart du groupe, à la fois hérétique et coupable de lèse-majesté¹³.

L'hérésie n'est pas seulement une question d'orthodoxie doctrinale. Dans la mentalité de l'époque, elle représente un danger pour la société dans son ensemble.

Dans l'organisation millénaire de la pensée d'alors, l'hérésie se perçoit comme un signe envoyé par [...] Dieu [...] en guise d'avertissement de malheurs et de désordres plus atroces encore : pestes, guerres, famines, autant de catastrophes provoquées par le risque de l'Antéchrist avant que Christ ne revienne sur la terre pour sonder les vivants et les morts en un Jugement dernier¹⁴.

Le royaume français du XVI^e siècle avait déjà plusieurs siècles d'histoire, mais plusieurs régions (la Bretagne, la Picardie, la Provence, une bonne partie de la Gascogne) n'étaient françaises que depuis le siècle précédent. Sur le plan géographique, la France couvrait un territoire très important, mais il n'y avait pas encore une unité de langue, d'identité nationale, de pratiques juridiques ou d'histoire. La monarchie était encore agressive, à la recherche d'acquisitions territoriales. La monarchie et l'Église étaient en fait les deux sources principales d'unité.

12. *Ibid.*, p. 49.

13. Janine GARRISSON, *La Saint-Barthélemy*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987, p. 9.

14. *Ibid.*, p. 10.

Quelques mots sur la Réforme (Réformation), pour nous qui vivons dans un contexte de laïcité où « religion » et « politique », « Église » et « État » sont séparés. Les protestantismes « officiels », luthérien, réformé ou anglican, présupposaient le cadre de la logique politico-religieuse médiévale. L'idée d'une Église séparée de l'autorité politique, ou l'existence de plusieurs formes de christianisme dans un même espace territorial n'était guère envisageable. Le pluralisme religieux et la notion d'Église « libre » étaient à l'époque vus comme dangereux sinon séditionnels. Selon Thomas Kaufmann, l'un des meilleurs spécialistes contemporains de l'histoire de la Réformation.

L'Église d'avant la Réformation comme les Églises d'après la Réformation considéraient les formes volontaires de socialisation religieuse comme secondaires et hérétiques. On appartenait à l'Église par le baptême, non en raison d'une décision personnelle¹⁵.

Cela signifie, pour Kaufmann comme pour la très grande majorité des historiens, que sur le plan du lien « Église-État », les Réformateurs restent dans l'optique médiévale.

Il ne serait pas approprié d'assigner la Réformation et le Moyen Âge à deux époques historiques différentes. Les réformateurs partageaient avec l'Église contre laquelle ils se rebellaient l'idée que tous les hommes d'une communauté appartenaient à l'Église¹⁶.

Les réformes protestantes (en dehors de l'anabaptisme) se sont mises en place dans le contexte d'une étroite collaboration avec les autorités de l'époque. Dans le cas luthérien, le plus souvent, il s'agissait de princes favorables à Luther. Pour les réformés, la collaboration se trouvait plutôt du côté des conseils des villes libres. La Réforme était un phénomène à la fois religieux et politique. Je cite encore Kaufmann :

Sous le nom de « Réformation », je comprends les *processus de transformation de l'institution ecclésiastique* dans le cadre des villes et des territoires¹⁷.

Cette collaboration politico-religieuse dans les contextes protestants faisait partie d'une tendance grandissante des générations précédentes pour qui la gestion de l'Église devait se faire plus localement et plus en

15. Thomas KAUFMANN, *Histoire de la Réformation*, Genève, Labor et Fides, 2014, p. 11.

16. *Ibid.*, p. 13.

17. *Ibid.*, p. 14.

harmonie avec les désirs locaux. Ainsi, on voit des principautés ou des villes s'aligner sur la théologie luthérienne ou réformée. Certaines principautés dans le nord du territoire impérial, certaines villes du sud, comme Zurich, Bâle, Strasbourg, Berne et Genève, prennent en charge leur propre vie religieuse. L'autorité ecclésiastique des évêques étant rejetée par les protestants, celle des princes ou des conseils municipaux joue, non sans tension parfois, un rôle prépondérant dans la vie de l'Église. Ce n'est pas par hasard que le protestantisme prend racine plus facilement là où l'autorité politique est moins centralisée, comme dans l'Empire germanique de Charles Quint ou dans la Confédération suisse. Le protestantisme perce beaucoup plus difficilement là où il y a une monarchie forte, comme en France ou en Espagne. Le cas anglais, c'est-à-dire la séparation de l'Église d'Angleterre d'avec Rome ne pouvait être que le fait du roi.

Vers 1560-70, la période qui nous intéresse, le contexte religieux européen est complexe et surtout très tendu. La France et l'Espagne sont des monarchies catholiques fortes, mais non sans rivalités politiques entre elles. Les cantons helvétiques se sont divisés entre catholiques et protestants après une courte période de guerre civile. Dans l'Empire, la Paix d'Augsbourg de 1555 permet aux princes de choisir la religion de leur territoire. Certaines principautés sont luthériennes, d'autres demeurent catholiques. Il n'y a pas de pluralisme au sein d'un territoire donné, mais l'idée d'un empire qui permet le pluralisme religieux dans son sein est désormais une réalité. L'Angleterre a connu l'effort d'une restauration catholique sous la reine Marie entre 1553 et 1558, et ensuite le rétablissement de l'Église d'Angleterre par Elisabeth. Une révolte couvait contre le roi Philippe d'Espagne dans les Pays-Bas qui étaient sous son règne, révolte inspirée par une vision réformée de l'Église. L'Europe est en pleine ébullition religieuse, et on ne peut pas comprendre le protestantisme français en dehors de ce contexte international.

Pour le cas particulier de la France, il est assez facile, sinon normal, d'avoir un regard qui correspond à la situation d'après les guerres de religion et surtout après la révocation de l'Édit de Nantes (1685) et la période du désert qui suit; c'est-à-dire considérer le protestantisme français comme très minoritaire et peu visible au sein de la société dans son ensemble.

Ce serait oublier qu'« en 1560 (les calvinistes) sont environ deux millions, soit dix pour cent de la population totale », avec 1400 Églises sans compter leurs annexes rurales. Neuf cents paroisses se trouvaient dans le sud du Royaume¹⁸. Cette période représente un point tournant dans l'histoire du protestantisme français.

Jusqu'alors, le courant réformé se recrutait principalement dans l'artisanat et la bourgeoisie. Il recevra désormais l'adhésion d'une partie de la noblesse¹⁹.

Au cours des années 1550-1560, l'intérêt que la noblesse manifeste pour les idées nouvelles est un paramètre d'une importance considérable pour l'histoire de la Réforme en France et pour l'histoire de France. Les clientèles des princes entraînent des provinces entières dans le camp confessionnel réformé dont on ne peut définir les contours dans des termes exclusivement ecclésiastiques ou doctrinaux. En marge des Églises réformées, il existe aussi un *parti réformé* qui tient des assemblées politiques²⁰.

Nous l'avons déjà dit : ailleurs qu'en France, le camp réformé a pu se mettre en place avec l'aide des autorités civiles. L'espoir d'une telle possibilité est resté vivant en France et aux yeux de certains commence désormais à être réalisable. Calvin n'a-t-il pas adressé la première édition de son *Institution de la religion chrétienne* au roi François I^{er} ? Certains historiens pensent que le réformateur pouvait nourrir l'idée que le roi se tourne vers la foi « nouvelle »²¹. Pourquoi pas, des princes allemands et des villes libres le faisaient, Henri VIII d'Angleterre irait bientôt dans ce sens.

Pourquoi la noblesse se tourne-t-elle vers le calvinisme ? Il y avait bien sûr des motivations religieuses, mais l'adoption de la foi nouvelle était aussi un moyen pour contrer le pouvoir absolu de la monarchie. Certains princes protestants français voyaient le modèle allemand comme une possibilité intéressante. Chaque noble pourrait contrôler la vie religieuse de son territoire. Lorsque l'amiral Coligny et le prince de Condé sont

18. Janine GARRISSON, *La Saint-Barthélemy*, p. 18, 21.

19. Marc VENARD, sous dir., *Histoire du christianisme*, vol. 8, p. 434.

20. Hubert BOST, « Protestantisme et exception française (XVI^e-XVII^e s.) », in Jean-Robert Armogathe, sous dir., *Histoire générale du christianisme*, vol. 2, *Du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, PUF, 2012, p. 112.

21. Mark GREENGRASS, « France », p. 48

devenus protestants, les huguenots commençaient à représenter une véritable menace politique pour la monarchie.

Il est vrai que, jusque-là, Calvin et Théodore de Bèze ont refusé de cautionner la violence. Mais les princes nouvellement convertis « n'acceptent pas de se laisser persécuter sans résister²² ». Nous entrons désormais dans l'enchaînement d'événements qui aboutissent aux guerres de religion, et au massacre de la Saint-Barthélemy. Je ne raconte pas cette histoire pour exonérer ni la monarchie ni l'Église de l'époque, mais il est nécessaire de considérer les effets de la politisation du mouvement réformé.

Sur le plan religieux, cette politisation s'accompagne d'actes d'iconoclasme, où des huguenots entrent dans les Églises catholiques, parfois en chantant des Psaumes, pour les purger de leur idolâtrie.

En 1558, un étudiant protestant appelé Cobache a tenté d'assassiner le roi Henri II. Dans son effort (remarqué) de tuer le roi avec un couteau, il aurait dit : « Dieu m'a commandé que je tue ! », ou, dans une autre version : « Ha ! Ha ! Pollution il fault que je te tue »²³. Aux catholiques de Gaillac, un officiel de la ville disait :

Allez, idolâtres, caphards... on ne fait que commencer le jeu, le temps vient et est bien près que l'ancienne Babel sera destruite, s'il n'y a rois, princes, evesques, ni prestres qui la puisse defendre ou garder. Nos esglizes sont déjà assez fortes pour la ruyner²⁴.

Tournons-nous du côté plus politique.

La première véritable manifestation du protestantisme politique est la conjuration d'Amboise (mars 1560) [...]. Ce coup d'État protestant consisterait à s'emparer du jeune roi François II (1547-1560) que le parti huguenot considère comme l'otage des Guises [Cette famille représente sur le plan politique l'équivalent catholique du parti réformé]. La manœuvre est écartée, et les conjurés tombent dans un guet-apens²⁵.

Les cadavres des conspirateurs protestants ont servi à décorer les merlons du château d'Amboise. Catherine a empêché l'exécution de

22. Marc VENARD, sous dir., *Histoire du christianisme*, vol. 8, p. 434.

23. Mark GREENGRASS, « France », p. 57.

24. *Ibid.*, p. 58.

25. Hubert BOST, « Protestantisme et exception française (XVI^e-XVII^e s.) », p. 112.

Coligny et de Condé, car elle avait besoin des Bourbons pour résister aux Guise devenus trop forts à ses yeux.

L'échec de la conjuration d'Amboise « laisse derrière elle des haines inexpiables »²⁶. Pour essayer de préserver la paix, Catherine de Médicis convoque le colloque de Poissy en octobre 1561 et promulgue un édit de tolérance en janvier 1562. Ses efforts n'empêchent pas le début des violences, d'abord à Vassy en Champagne.

Le massacre de Vassy (parfois écrit Wassy) est un événement survenu le 1^{er} mars 1562 à Vassy (bourg de la principauté de Joinville dont le seigneur est le duc de Guise) au cours duquel une cinquantaine de protestants furent tués, et environ cent cinquante blessés par les troupes du duc de Guise.

Après le massacre de Vassy (1^{er} mars 1562)... Condé et Coligny prennent les devants en appelant aux armes, avec la bénédiction de Bèze (avril 1562)²⁷.

Ainsi commence une période qui ne s'arrête qu'en 1598. Comme nous l'avons déjà dit, cette période est européenne et pas seulement française. Les calvinistes néerlandais, appelés « gueux », se révoltent contre les Habsbourg espagnols. En Angleterre et en Écosse, il y a des tensions énormes entre catholiques, anglicans et réformés. L'Europe est devenue un champ de bataille dont la France n'est qu'un élément, permettant l'établissement de toutes sortes d'alliances.

L'une des alliances qui contribue au massacre de la Saint-Barthélemy est la recherche de collaboration entre huguenots et gueux, projet qui est cher à l'amiral Coligny.

[Automne 1570] Coligny s'attache comme un fou à poursuivre le projet d'intervention [en Flandres en faveur des Gueux]²⁸.

26. Marc VENARD, sous dir., *Histoire du christianisme*, vol. 8, p. 434.

27. *Ibid.*, p. 435. Voir aussi Janine GARRISSON, *La Saint-Barthélemy*, p. 31 : « La première guerre de religion, brève mais lourde de sens, se termine le 19 mars 1563 par la paix d'Amboise qui admet la liberté de conscience pour tous les Français, mais restreint la liberté de culte aux seigneurs hauts justiciers, à une ville par bailliage, dont le temps sera dans les faubourgs ».

28. *Ibid.*, p. 50.

Chantage à la guerre civile, obstination à poursuivre une guerre étrangère peu opportune, voilà Coligny devenu pour les catholiques de la Cour un personnage dangereux²⁹.

Coligny continue à soutenir son projet, juste avant la Saint-Barthélemy.

Le 13 août 1572, 3000 huguenots se portent à la frontière du Nord pour aller secourir Mons; à Paris le recrutement de soldats se fait en plein jour. Coligny promet au prince d'Orange de venir en compagnie de douze mille arquebusiers et deux mille chevaux³⁰.

Et cela dans un Paris très catholique.

Paris adore le clan guisard, champion d'un catholicisme intransigeant et adversaire déclaré de tout ce qui est protestant³¹.

Le thème du massacre des hérétiques devient banal car, selon ces orateurs, l'acte lui-même ouvre aux chrétiens les portes du ciel, la violence à l'égard des « sectaires » est agréable à Dieu, voire souhaitée par lui³².

C'est en grande partie pour réagir à ce que la monarchie considère désormais comme une menace protestante que le massacre est déclenché. Ainsi, nous arrivons à notre point de départ, le massacre de la Saint-Barthélemy et une période de guerre civile qui ne se termine qu'en 1598.

Analyse

D'habitude, selon qu'on est protestant ou catholique, on présente la Réforme ou la Contre-Réforme comme des événements hautement spirituels et religieux. Il ne s'agit pas de nier cela : il y a, au XVI^e siècle, des questions hautement théologiques en jeu. Mais dans le contexte de la synthèse médiévale entre foi et société, on peut constater les dégâts qu'ont entraînés le religieux et le politique.

En fait, les événements que nous venons d'évoquer ont beaucoup d'importance dans la naissance de l'Europe et du monde moderne. Les statistiques sont brutales. Pendant les 150 ans entre 1559 et 1715, l'Europe se trouvait dans un état presque constant de guerre. Il y eut

29. *Ibid.*, p. 59.

30. *Ibid.*, p. 71.

31. *Ibid.*, p. 49.

32. *Ibid.*, p. 59.

moins de 30 ans de paix et plus de 100 ans de combat majeur dans lequel tous ou presque tous les états européens furent impliqués³³. Pendant presque un siècle entier, de 1559 à 1648, le dénominateur commun de ces guerres fut le conflit entre catholiques et protestants : les guerres civiles en France (1562-1598), la révolte des calvinistes néerlandais contre l'Espagne catholique, la révolte des Écossais presbytériens contre Marie Stuart, l'attaque espagnole contre l'Angleterre en 1588, la guerre de Trente ans, la guerre civile anglaise. Cette énumération ne tient compte ni du soulèvement paysan, ni de la guerre entre les cantons suisses, ni de la guerre de Smalcalde, des événements qui sont tous antérieurs à 1559.

Le but de cette réflexion n'est pas d'exonérer la responsabilité catholique dans la Saint-Barthélemy, mais de montrer qu'on ne trouve pas que de l'innocence du côté protestant. Si l'on veut faire correctement l'histoire de la « persécution des protestants » à cette époque, on ne peut pas se contenter de citer la violence et des atrocités des catholiques. Voici quelques exemples d'une violence étonnante.

En 1572, les Gueux enterrèrent vivants des moines, laissant toutefois leurs têtes émerger hors de terre; ils s'en servirent alors comme cibles pour un sinistre jeu de boules.

En Vivarais, vers 1579, les Protestants enfermèrent des Catholiques dans des clochers et les y laissèrent mourir de faim; des enfants furent mis à la broche et rôtis en présence de leurs pères et mères³⁴.

Dans les territoires européens où le protestantisme était majoritaire, une même logique persécutrice était appliquée et des exécutions ont eu lieu.

Pour terminer, revenons à Jean Crespin et au phénomène des martyrs. Au XVI^e siècle, des milliers d'hommes et de femmes (4500-5000) ont été exécutés parce qu'ils ont refusé de renoncer à leurs convictions, qu'elles soient protestantes, catholiques, ou anabaptistes (entre 2000 et 2500 étaient anabaptistes). Les exécutions se faisaient en public, avec de centaines et parfois des milliers de spectateurs venus voir les gens se faire brûler, décapiter, noyer, pendre, etc.

33. R.S. DUNN, *The Age of Religious Wars, 1559-1715*, p. 1.

34. Jean DELUMEAU, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, PUF, 1973, p. 161.

Le martyrologe de Crespin est loin d'être un ouvrage unique en son genre. Les confessions différentes ont gardé la mémoire de leurs martyrs. De chaque côté, on a raconté l'histoire de ces personnes. Dès 1530, il y avait des milliers de pamphlets en circulation. Le premier « martyrologe » fut celui de John Foxe, qui a connu neuf éditions jusqu'en 1684.

Le martyrologe de Jean Crespin a été édité au moins trente-sept fois, en français, latin et allemand, jusqu'en 1682. Un martyrologe protestant néerlandais (Adrien van Hamestede) a connu 23 éditions entre 1559 et 1671. Entre 1566 et 1640, nous voyons une cinquantaine de publications vouées aux catholiques qui ont été mis à mort en Angleterre, surtout à partir du règne d'Élisabeth. Les anabaptistes ont fait de même à partir de 1563, avec onze éditions du premier martyrologe jusqu'en 1599.

Ainsi, comme les premiers chrétiens, ceux du XVI^e et du XVII^e siècle ont fait mémoire de leurs martyrs, pour les honorer. L'historien américain Brad Gregory a étudié les récits des martyrs du XVI^e siècle. En général, chaque Église connaissait et racontait l'histoire de ses propres martyrs. Gregory a étudié l'ensemble de la littérature. Il a remarqué que les références bibliques utilisées dans les récits étaient les mêmes partout. En dépit des différences théologiques importantes, il a aussi constaté un fonds commun théologique partagé : tous partageaient les fondements trinitaires et christologiques des premiers conciles. Tous, y compris les catholiques, considéraient la Bible comme parole de Dieu, tous croyaient à la providence divine. Tous croyaient que la mort et la résurrection du Christ étaient nécessaires pour racheter le péché de l'humanité. Tous croyaient au jugement de Dieu et au retour du Christ. Les divergences étaient importantes, mais étaient débattues dans le cadre de ces convictions partagées. Cependant, l'instrumentalisation politique de ces convictions n'a rien arrangé.

Raconter l'histoire des martyrs présentait un double intérêt. D'abord, comme pendant les premiers siècles, cela permettait d'encourager ceux qui devaient faire face à cette horrible épreuve. Mais, dans le cadre de confessions liées aux autorités politiques, les récits des martyrs traçaient les lignes confessionnelles dans le sang, et terminaient dans des accusations interminables pour savoir qui étaient les vrais et les faux martyrs. Pour les uns et pour les autres, un hérétique exécuté n'était pas un martyr chrétien. Lorsqu'on avait exécuté quelqu'un, le témoignage qu'on

rendait de lui était lié aux convictions qu'il professait. Avec chaque mort pour la foi, la possibilité de réconciliation diminuait. Selon Gregory, la manière de célébrer les martyrs a permis aux Églises différentes de diverger encore plus dans les générations qui suivaient.

La mémoire est importante. Se souvenir de ceux qui ont donné leur vie pour leur foi est un geste honorable. Mais le fait d'évoquer les martyrs et les massacres a aussi contribué au fait que nos identités confessionnelles se sont construites les unes contre les autres. Les historiens nous disent que pendant longtemps les martyrologes ont été plus lus que les ouvrages de théologie et tenaient la deuxième place de lecture à côté de la Bible.

Se souvenir, c'est important. Bien et honnêtement se souvenir l'est encore plus. Presque tous les historiens que j'ai consultés affirment que la violence religieuse du XVI^e et du XVII^e siècle est l'une des causes importantes du rejet européen du christianisme et de la sécularisation. L'histoire dont nous sommes issus nous suit et nous devons connaître et assumer cette histoire.

Je lis ici et là que les chrétiens occidentaux connaissent désormais la persécution. Comparée à d'autres situations actuelles, les chrétiens de l'Europe sont des privilégiés. D'ailleurs, on peut s'étonner de l'étonnement, comme si « être chrétien » devait protéger de la persécution. Jésus et les apôtres le disent très clairement : nos convictions peuvent déranger et susciter des réactions fortes. La réaction face à la persécution est peut-être l'une des preuves les plus fortes de notre foi.

Dans le contexte actuel, il me semble fondamental de revenir au Nouveau Testament et à la réaction des premières générations de chrétiens qui ont souffert la persécution. Dans les premiers temps, on ne cherchait pas la persécution, et si on pouvait honnêtement l'éviter, c'était l'approche préconisée. Mais si la persécution survenait, c'est la fidélité qui était attendue. Fidélité et acceptation. En réponse, les premiers chrétiens ne cherchaient pas la vengeance, mais étaient appelés à bénir et à aimer. Je ne sais pas si j'en serais capable, mais je sais que c'est ce à quoi nous sommes appelés.

Aujourd'hui, on continue à tuer au nom de convictions religieuses. Dans certains pays, les chrétiens sont ciblés, mais aussi des musulmans. Il est important de bien analyser la situation et de ne pas diviser le

monde entre les totalement bons et les totalement méchants. Il est important de savoir que nos pays contribuent aussi de manières diverses à maintenir des situations qui suscitent le désespoir et un désir de vengeance.

Si en effet, quand nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie (Rm 5.10).

Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense allez-vous en avoir ? Les collecteurs d'impôts eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens n'en font-ils pas autant ? Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait (Mt 5.43-48).